

La Fête de St. Martin.

On lit dans l'Univers du 11 novembre: — La vie des saints est marquée sur la terre par toutes sortes de merveilles. Dieu les emploie à témoigner de sa gloire et à manifester sa miséricorde. A l'exemple du divin maître, ils passent en faisant le bien; lorsqu'ils ont reçu leur récompense, ils ne deviennent pas indifférents aux misères qu'ils ont connues durant leur vie. Du sein de la gloire, leur regard s'abaisse vers les cités de la terre. Ils conservent les affections qu'ils y ont pratiquées. L'amour de la famille, de la patrie, des lieux où ils ont fait de longs séjours, subsiste dans les âmes bienheureuses; elles se rattachent ainsi à la terre par mille liens qui font la consolation et l'espérance des fidèles. La miséricorde divine ne s'est pas contentée de mettre la multitude des anges au service des hommes; elle n'a pas seulement confié le salut de chaque chrétien à la garde d'un de ces esprits célestes; elle ne s'est pas bornée à les charger de veiller sur les royaumes, les cités, les corporations et les familles; elle a encore voulu donner à toutes les âmes exilées ici-bas des intelligences dans la cité céleste. A raison de sa famille, de son pays, du lieu qu'il habite, de l'église qu'il fréquente, chaque chrétien a des titres à la protection de quelques-uns des habitants du ciel. La Providence s'est complue à rendre cette protection efficace et à accorder par son intermédiaire les grâces les plus nombreuses et les plus éclatantes.

La dévotion pour les saints, c'est à dire, la foi dans cette com-munion mystérieuse qui intéresse les hôtes glorieux du ciel aux faibles actes de vertu accomplis sur la terre par de misérables pêcheurs, cette dévotion est le lien le plus puissant qui attache les âmes à l'Eglise; aussi, pour atteindre efficacement le salutaire empire qu'elle exerce sur les hommes, il a fallu commencer par unir la confiance qu'ils professent pour leurs amis du ciel. Certains docteurs de derniers siècles n'y ont pas manqué; sous le prétexte d'ôter au peuple ses familiarités avec les saints, on leur a fait oublier les amitiés si vives et si fortes qu'il avait avec le Ciel. En contestant les miracles des uns et en niant l'existence des autres on est en effet parvenu à rendre la masse des hommes assez étrangers au culte de leurs patrons les plus puissants. Parmi ces anciens patrons de la France, il faut rappeler saint Martin, dont l'Eglise célèbre la fête aujourd'hui et dont, malgré l'oubli où sont tombés sur la terre tant de serviteurs de Dieu, le renom est encore populaire.

La vie de ce saint évêque est une suite de merveilles. Il apparaît dans le temps d'une fécondité mille fois plus affreuse que celle où nous vivons. La société romaine s'évanouissait devant les Barbares; sous la civilisation et la police de l'Empire, repassaient dans les Gaules les anciennes cruautés brutales que César avait eu vainement. Le christianisme n'était monté à l'empire du monde que pour s'y voir remplacer par l'hérésie arienne; la ruine de toutes choses semblait si imminente que les chrétiens eux-mêmes ne pensaient pas à l'avenir possible de la société, et ils attendaient la fin prochaine du monde. Il y avait ainsi une différence entre eux et les navigateurs modernes, qui les citent si souvent comme leur exemple. Nos contemporains assurent qu'ils travaillaient à fonder une société nouvelle; les chrétiens s'appliquaient uniquement à remplir leur devoir en présence de Dieu et sans se rien promettre sur la terre et sans se vanter d'y établir quelque chose de

durable et de solide. Notre-Seigneur a commandé de rechercher pe-nitamment le royaume du Ciel, et il a promis que le reste viendrait de soi-même. Saint Martin était uniquement appliqué à la recherche du royaume céleste. Rien des choses de la terre ne le touchait; il ne brillait d'aucun de ces éclats qui peuvent séduire les hommes. Cependant son nom est devenu plus populaire qu'aucun de ceux des grands docteurs qui illustrèrent l'Eglise au quatrième siècle. C'était certainement un homme de sainte et de prière. Sa prière avait une telle puissance qu'elle renversait à son gré les lois de la nature; il commandait au nom du Seigneur Jésus, et les oiseaux exécutaient ses ordres, les animaux obéissaient, les hommes, la mort elle-même subsistait sur son empire. D'un signe de croix il arrêtait le feu, il renversait les idoles et leurs temples; il suspendait la vie et le mouvement des hommes et des animaux. En toute nécessité, il n'eût jamais recouru qu'à Dieu. Il savait que toutes choses sont en sa main et il s'adressait au divin Maître pour triompher du cœur des rois et soulager les hommes. Si sa prière était ardente, sa charité était incommensurable. On en sait les exemples, et on sait aussi les merveilles dont Dieu se plaisait à l'entourer.

Cet homme merveilleux brisait l'éclat, ne demandait qu'à être oublié et méprisé. Dieu satisfaisait bien ses desirs et on ne lui épargnait pas les outrages. Néanmoins des gloires de feu resplendissaient sur sa tête, et son renom était tel que de toutes parts on s'entretenait de lui et de sa vertu. Les hommes venaient du bout de la terre pour le voir et se ranger sous sa discipline. Il a été en France le premier instituteur de la vie monastique, que saint Benoît régla quelques années plus tard. Saint Martin n'avait reçu de saint Hilaire les premiers préceptes, et il les pratiquait avec amour; il évitait l'usage de ruse et de violence pour l'arracher à son monastère de Ligugé et l'élever au siège épiscopal de Tours. Il n'y oubliera pas sa vie de renoncement et de prières; et tout en se repaissant dans les travaux de l'apostolat, en prêchant dans les campagnes, en bâissant des églises, en arrachant les hommes de son diocèse aux rituels affreux de leurs idoles, il trouvait le moyen de passer de longues journées dans la retraite inaccessible qu'il s'était choisie à Marmontier. Elle fut bientôt peuplée de nombreux disciples, et les diverses Eglises des Gaules, de la Grande-Bretagne et de l'Irlande eurent l'honneur de posséder des Evêques nourris en ce lieu vénérable sous la discipline de saint Martin.

L'influence du saint se perpétua ainsi après sa mort. La Providence permit que des foyers de prières brillassent dans tous les lieux qu'il avait illustrés de sa présence: à Candos où il mourut; à Tours, où il fut enterré; à Ligugé et à Marmontier, où il avait vécu. Des merveilles aussi singulières que celle de la vie du saint thaumaturge éclatèrent dans toutes ses Eglises. Les pèlerins venaient surtout en si grand nombre à son tombeau qu'une ville se bâtit autour de la Basilique où reposait le corps du saint. Un comte de Tours construisit le pont de cette ville, afin d'épargner aux dévots à saint Martin les périls qu'ils couraient en traversant la Loire pendant les grandes eaux. Ce n'était pas seulement la une dévotion locale; l'Eglise en consacrant au culte de saint Martin plusieurs jours de l'année, a montré en quel honneur elle tenait ce saint pontife; et on disait généralement, durant le moyen âge, qu'il y avait quatre pèlerinages principaux célébrés par leur sainteté: le saint sépulchre de Jérusalem, le tombeau des apôtres à

Rome, ceux de saint Jacques à Compostelle et de saint Martin à Tours.

La France était attachée au culte de ce saint. Plus de trois mille églises lui étaient consacrées; des théologiens disaient pour savoir s'il ne devait pas être honoré à l'égal de ceux des apôtres. Les rois des deux premières races lui ont donné de nombreux gages de leur dévotion; et tout le monde reconnaît le lien qui existait entre la race capétienne et saint Martin. Au dire d'un ancien historien, ils avaient encore pour patrons St-Devis, St-Germain et St-Benoît.

Ces divers protecteurs sont bien négligés aujourd'hui. Au milieu des dangers qui la menacent, la France aurait cependant besoin de recourir à leur intercession, de méditer leurs exemples et de réparer les outrages qu'elle leur a prodigués dans les derniers siècles.

Il est inutile de rappeler les bienfaits dont elle leur est redevable. Tant de terrains défrichés, tant d'esprits cultivés, tant d'âmes sauvées, tant de châtiments détonnés par l'intercession de ces saints et les prières des âmes qui s'étaient consacrées à leur culte! Les lettres restaurées, l'esclavage aboli, l'Eglise tant de fois sanctifiée par les ordres monastiques votés à l'honneur de ces grands serviteurs de Dieu, voilà les bienfaits qu'ils ont répandus sur le peuple. Personne ne conteste ces merveilles, mais on semble cependant toujours les méconnaître. Le progrès des lumières a banni le souvenir des âmes.

Les reliques de St. Martin, si précieuses et si chères aux hommes de la France d'autrefois, ont été profanées au 16^{ème} siècle par les protestants, et à la fin du dix-huitième par les fureurs révolutionnaires. La célèbre basilique où elles reposaient a été entièrement détruite; on en avait fait une écurie; les chevaux y mouraient, il fallut rebâtir. Quand la première tourmente révolutionnaire fut apaisée, on demandait 20,000 fr. pour sauver le monument et le réparer de ses ruines. On préféra le détruire. Marmontier subit le même sort; et plus rien aujourd'hui dans sa ville et dans les environs ne rappelle le célèbre et saint évêque de Tours. Son souvenir vit néanmoins dans les populations, et sa charité y reste célèbre.

Les politiques s'agitent, les ambitions se combinent; il n'y a d'espoir que dans la miséricorde du Seigneur; c'est sa vengeance qu'il est nécessaire de désarmer; les beaux discours et les habiles combinaisons n'y feront rien; un peu de prières, un peu de confiance et un peu de dévouement, le travail humble, inconnu et méprisé d'un saint sur la terre y pourront davantage avec l'intercession puissante et cent fois éprouvée des saints patrons dans le ciel.

LÉON AUBINEAU.

Nouvelles de Rome.

Les nouvelles qui suivent remontent au 10 novembre et sont de la plume d'un correspondant français.

«Le gouvernement a pris une mesure à laquelle on attache de l'importance et dont on attend de bons résultats. Il a détaché du ministère de la guerre le corps de la gendarmerie, pour le soumettre complètement au ministère de l'intérieur. Cette arme devient ainsi exclusivement politique. Dans les provinces,

elle sera sous l'autorité immédiate des délégués, des gouvernements et des autres administrateurs civils. A Rome, elle recevra les ordres du ministre de l'intérieur et du directeur de la police. Il y a longtemps qu'il était question de cette mesure, et nous nous souvenons que, lors de la retraite de M. le prince Orsini du ministère de la guerre, cette retraite fut attribuée à l'opposition qu'il mettait à l'exécution de ce projet.

«Le corps de la gendarmerie est infiniment supérieur aux autres corps de l'armée pontificale. Il en est ainsi depuis longtemps. Dans la dernière guerre de Lombardie, les carabinières (la gendarmerie portait alors ce nom) se battirent bien. Pendant le siège de Rome, ils montrèrent également de la valeur. La discipline y a toujours été meilleure que dans les régiments de ligne. Sans doute l'esprit d'insubordination s'était aussi introduit dans leurs rangs, et, au 16 novembre, leur défection consuma la révolution. Il y a eu toujours cependant, et parmi les officiers et parmi les simples soldats, un grand nombre d'hommes qui restèrent fidèles à leur serment et à leur drapeau. On en peut citer une preuve éclatante: la petite armée qu'avait recueillie le général Zucchi sur les confins du royaume de Naples, et avec laquelle on eût pu peut-être opérer la contre-révolution, si les suisses des légations eussent pu ou voulu s'y rallier. Cette petite armée, qui restera toujours comme une protestation contre la trahison, était en majorité composée de carabinières. Depuis la restauration ce corps a été épuré et il est généralement bien composé. Au compté, il doit compter cinq mille hommes, qui formeront cinq légions, une par province.

«Nous disions, il y a quelque temps, que le gouvernement prenait des mesures pour assurer le recrutement de vingt-cinq mille hommes d'infanterie de ligne. Ce recrutement est en train de se faire.

«Le nouveau ministre de la guerre, qui montre une grande activité, vient de prendre une mesure dont l'armée a été généralement satisfaite. Toute l'infanterie a adopté l'uniforme français. La garnison de Rome l'a revêtu pour la première fois le 4 novembre, jour de la fête de St-Charles, et parmi les troupes réunies à l'occasion de la chapelle papale, on avait peine à distinguer celles qui appartenaient à la France de celles des Etats romains. La cocarde est presque la seule marque distinctive. L'adoption de cet uniforme n'est pas le seul emprunt fait à l'armée d'occupation. Une des premières ordonnances du ministre actuel prescrivait l'emploi de la méthode française de commandement et le corps de la gendarmerie, dont nous parlions tout à l'heure, est aussi presque complètement habillé à la française. Cette imitation de nos usages militaires fait honneur à la France et à notre belle armée. Elle détruit également toutes les accusations calomnieuses que répètent tous les journaux révolutionnaires au sujet de la prétendue mésintelligence qu'ils supposent entre le gouvernement du Saint-Père et l'autorité militaire française. Cette mésintelligence n'existe que dans leurs désirs et dans des rêves de leur folle imagination. L'accord n'a jamais cessé de régner, et nous espérons bien que rien ne viendra le détruire. Le Saint-Père aime notre brave armée; il en donne journellement des preuves. Notre armée est dévouée au Saint-Père; son langage et son attitude le démontrent. Voilà la vérité.

La mission, dit l'Univers, annoncée, d'après nos dernières lettres de Rome, s'est ouverte le

dimanche 9, ainsi que le prescrivait l'Invito sacro de S. Em. le Cardinal-Vicaire. La procession est partie vers deux heures de l'après-midi de l'Eglise des Saints-Apôtres et s'est rendue à l'Eglise des Saints-Cosme-et-Damien. Le mauvais temps n'a pas permis l'ouverture de ces saints exercices au Colysée, ainsi qu'on l'avait projeté. L'assistance n'a pas été aussi nombreuse que dans les années précédentes; mais tout fait espérer que la foule s'y portera si la cessation de la pluie le permet. Il est permis de croire que de salut a été fait de la population et de l'ébranlement qui s'est manifesté aussitôt dans les classes populaires.

«Les pluies qui tombaient depuis une dizaine de jours avaient grossi le Tibre et l'avaient fait déborder sur quelques points. Le quartier bas de la ville, Ripetta, la place de la Fontaine, le Ghetto étaient inondés depuis vingt-quatre heures. Dans le Ghetto on ne pouvait communiquer qu'à l'aide de barques. Au moment où notre correspondant fermait sa lettre, le fleuve avait commencé à baisser, la pluie avait cessé et faisait espérer que le fleuve rentrerait dans son lit, à moins que le scirocco, venant à souffler, n'occasionnât de nouveau de fortes pluies qui sont tombées très-pertinacièrement cette année sur les montagnes voisines de Rome.

«Quelques accidents avaient été signalés, un marinier s'était noyé dans la journée du 9. Deux ouvriers avaient également été emportés par le courant; un s'en est pu être sauvé. Du reste, on n'avait pas à déplorer de grands désastres, mais l'inquiétude était assez vive, surtout dans les quartiers menacés par le débordement.

«On avait parlé d'un consistoire pour le 25 de ce mois; mais on disait, à la date du 10, qu'il serait renvoyé au mois de décembre; ce serait un consistoire pour la préconisation d'un certain nombre d'évêques, dont les noms sont déjà arrivés ou sont attendus prochainement. Le consistoire pour la nomination des cardinaux est toujours indiqué pour la fin de décembre. On cite comme devant y être promu: Mgr Saetueni, secrétaire de la congrégation des affaires extraordinaires ecclésiastiques; Mgr Brunelli, Nonce d'Espagne; Mgr Viale-Prà, Nonce d'Autriche, et quelques autres Prélats. Nous rapportons les bruits qui circulent sans nous en rendre garants, et nous sommes portés à croire que la promotion, si promotion il y a, sera moins nombreuse qu'on ne le suppose.

«On attendait à Rome avec impatience la nouvelle de l'ouverture de l'Assemblée nationale et du message présidentiel, et l'on prenait une vive part à toutes les inquiétudes causées par la dernière crise.

«Le comte de Boutenich, ambassadeur de Russie, a perdu une fille âgée de vingt ans et dont le mariage était, dit-on, arrêté pour une époque très-prochaine. Le convoi funèbre est parti à midi, dans la journée du 10, du palais Gustiniani, pour se rendre au cimetière des entes non catholiques. Des dragons pontificaux ouvraient et fermaient la marche. Le char mortuaire, richement orné, était traîné par quatre chevaux noirs et entouré d'une foule de valets de pied en grand deuil. Quatre ou cinq voitures suivaient, remplies de parents et des amis de la jeune défunte. Rien ne manquait à cette sainte cérémonie que les pompes catholiques. L'Eglise sait entourer même la mort de ses chants d'espérance, et elle sait mêler à ces tristesses d'ineffables consolations.»

LE MONTAGNARD

OU LES
DEUX REPUBLIQUES.
1793—1848.
(Seconde partie—1848.)

La France n'a pas accepté la République, elle l'a subie.
C. D. V.

CHAPITRE CINQUIÈME.

(Suite.)
Il y avait bien des pensées dans ces deux mots, bien des croyances et bien des illusions. Lorsqu'elle fut rentrée chez elle, Olympia dit, tout en lisant devant un miroir ses longs cheveux d'ébène: — C'est un gentil garçon, le pâleur lui va à ravir.
Et elle se laissa tomber nonchalamment sur un sofa.
A quoi pensait-elle? Aux réformes sociales, à son passé ou à Arthur?
Le cœur est un mystère dans lequel ne pénètre pas qui veut.

Peut-être pensait-elle à ses oiseaux qui gazouillaient, aux fleurs diaprées qui couraient en girandoles au-dessus de sa tête dans son élégant boudoir; peut-être même ne pensait-elle à rien.

CHAPITRE SIXIÈME.

Les démagogues régénérateurs, pleins de fiel et de haine, continuellement soulevant leur œuvre de dé-moralisation et de mine; ils cherchaient à étendre leurs réseaux dévastateurs et à conquérir ce métal tant désiré, le nerf des révolutions et le patriotisme des révolutionnaires; mais, hélas! la caisse de ces valeureux catalans ne résistait pas longtemps à leurs appétits dévorants. La liberté future agonisait sur ses débris, et les patriotes avaient peur de la voir mourir de faim.
Aussi, l'on doit penser de quel œil le convulse était envoyés les millions de ce cher LaVrillière. L'attirer dans leur antre et le dévaliser au nom de la patrie expirante, c'était certes une pensée merveilleuse et pleine d'à-propos, mais elle était bien près de venir se briser sur le seuil d'un consistat général et sur le marche pied d'une voiture armoirée.
Marini était homme de ressources, très fort en additions et en soustractions, les deux règles les plus indispensables de l'arithmétique. Et comme ses petits calculs d'intérêt privé, pour fixer honnêtement sa vie sur quelque plage de la méditerranée, lui ordonnaient impérieusement d'alimenter une idée si productive et si féconde, il surveillait de tous ses

yeux et de toute son intelligence son lingot d'or, pour qu'il ne lui échappât point.

L'arrivée du vieux Benoist à Paris était un coup de maître; il ne s'agissait plus que de préparer habilement une perpétuelle foudroyante. Déjà Pon avait combiné le drame, préparé le dénouement, distribué les rôles; et les jours s'écoulaient remplis de fièvre et d'impatience pour tous. N'est-ce pas là l'histoire et le résumé de la vie presque toute entière?

La douleur, le désenchantement, la cupidité ou la trahison veillant dans l'ombre à côté du bonheur de l'espérance et de la crédulité, c'est l'écueil qui brise le navire au milieu des mers, la lame cachée qui déchire la vie au milieu de ses plus chères illusions.
LaVrillière, au comble de l'ambition et de l'orgueil satisfaits, devait son avenir des rêves les plus éclatants.

Si les événements de cette histoire ne nous pressaient point à chaque ligne, à chaque mot que nous écrivons, combien nous aimerions à le suivre dans ce jardin enchanté de ses espérances et de ses joies! Il voulait faire suaser l'éclat de ses millions, et environner son mariage de toute la splendeur du capitaliste prodigue. Aussi commandait-il des voitures avec les armoirées et la couronne du comte de LaVrillière d'Épernay, entressait pour la corbeille de la mariée soie, velours, cachemire et diamants. Toutes ces parures dignes d'une tête couronnée, reflétaient son amour-propre et sa vanité; nouveau Narcisse penché sur

l'or qu'il jetait à pleines mains, il se mirait dans les flots de ses richesses.

Les dernières formalités étaient accomplies, et le contrat devait être signé chez le général comte d'Épernay le mardi suivant. La société la plus brillante et la plus aristocratique avait été conviée.

Le duc De Savernay et le ministre de la guerre devaient signer un contrat comme témoin de Mlle D'Épernay, M. De Rouvieux et le comte De Monthan étaient les témoins de LaVrillière. Oh! combien les heures pour lui étaient longues et interminables, combien courait lentement sa carrière!

LaVrillière avait raison; le monde se taisait bien souvent prendre par les yeux; et dans le cercle de la société à laquelle appartenait la future mariée, on ne parlait déjà plus que du faste inouï de la corbeille, et chaque jeune fille enviait le bonheur de Mlle D'Épernay; car les poètes, les penseurs et les amoureux ont beau se recrier, ce que l'on appelle dans cette vie le bonheur, s'achète bien plus avec de l'or qu'avec le cœur.

Le midi, dès huit heures du matin, LaVrillière était debout; l'attente des choses heureuses trouble et inquiète autant que celle des événements les plus sinistres. Il allait, venait et donnait à son valet de chambre dix ordres par minute; son visage rayonnait et son front semblait porter la couronne ornementale de tous ses rêves accomplis.

Et cependant le mauvais génie de sa destinée attendait de son côté dans l'ombre et le silence; le drame touchait à sa fin.

De Loufroy avait prévenu Marini jour par jour, heure par heure de tout ce qui se passait; les oiseaux de proie avaient les ailes étendues. Pendant que LaVrillière plaçait attentivement dans un magnifique coffret de bois de rose les parures de sa fiancée, un homme enveloppé dans une large houppelande et le haut du visage à moitié caché par les rebords de son chapeau, marchait d'un pas rapide vers la rue des Prévôtaires; il s'arrêta devant le No. 2.

Une sorte de portier était au bas de l'escalier, ayant l'air de nettoier un paillason, petit habitué à de semblables prévenances.

—M. Benoist! demanda l'homme.
—Au quatrième.
L'homme monta.

Quand il fut entré et qu'il eût fermé la porte sur lui:

—Est-ce vous M. Benoist? demanda-t-il à un petit vieillard qui lui avait ouvert.

—L'ancien serviteur du comte de Castellinois!

—Oui!

—L'heure est arrivée, dit l'autre d'une voix brève.

Le vieillard dont le corps était courbé par l'âge, se releva soudainement, comme si ces trois mots eussent été trois pointes acérées qui l'frappaient au cœur:

—Je suis prêt, répondit-il sourdement. Et ses yeux étincelèrent.
—Qui que vous soyez, reprit-il, vous qu'il avez prononcé ces mots: l'heure est arrivée, soyez béni!